Le laboratoire grenoblois,
Nouvel inventaire

www.piecesetmaindoeuvre.com
Octobre 2004

Retrouvez ce texte et bien d'autres sur
www.piecesetmaindoeuvre.com
Site de bricolage pour la construction d'un esprit critique à Grenoble

Voici bientôt 40 ans qu'à travers d'innombrables livres, articles et campagnes de pub se propage le "*mythe*" grenoblois, aussi nommé "*modèle*" ou "*laboratoire*"[1]. Mirage de la technopole à la neige où une population d'Ingénieurs, Techniciens, Cadres, exploitant son inépuisable fonds de matière grise, inventerait un social-futurisme à l'usage de tout le pays, entre sciences fondamentales et applications industrielles, engagement écolo-socialiste et ski le dimanche à Chamrousse.[2]

I – De la recherche d'Etat à "Sauvons la Recherche"

Sociologues et politologues se sont beaucoup émerveillés de l'émergence de ces fameuses "couches nouvelles", liées à l'activité technologique en voie de devenir la mono-activité de l'Y grenoblois.
Dès 1967, un certain Claude Glayman publiait chez Robert Laffont un ouvrage intitulé *"50 millions de Grenoblois"* (préface de Pierre Mendès-France) où il célébrait le *"laboratoire grenoblois"* et le règne de cette classe *"moyenne"*, *"intermédiaire"*, qu'il rêvait d'étendre à tout le pays. C'est aujourd'hui chose faite. Et nous découvrons que ce rêve de laboratoire consistait surtout à nous changer en rats, que cette classe moyenne, entre la plèbe et les maîtres du monde, n'est intermédiaire qu'à la manière du chien entre la proie et les chasseurs. Que de Crolles à Voiron et de Voiron à Vizille prolifèrent les petites graines de technopole que papa Néel[3] a planté dans le ventre de maman Merlin[4], et dont les affreuses pousses "essaiment" maintenant sous l'œil ravi des économistes. Que la gauche et la droite communient dans ce complexe techno-financier qui depuis trois générations colonise les pouvoirs politiques locaux (mairies, partis, syndicats), et en contrôle la réalité derrière les oppositions de façade.
"Votre esprit est empli de rumeurs, de légendes, il tourne et retourne le nom de Grenoble comme un mythe dont vous ne pouvez plus vous débarrasser. Depuis des années, la chronique a fait de Grenoble ses "choux gras". La presse a lancé M. Dubedout et son équipe municipale ; elle se réfère à Grenoble comme à quelque chose de symptomatique. Tout récemment encore la campagne électorale de Pierre Mendès France (NDR : pour une circonscription de Grenoble*) a passionné le pays comme si son destin en avait dépendu."*[5]

Mendès-ville

De son côté Mendès vaticine sur *"l'heureuse conjonction d'une grande gauche tantôt traditionnelle tantôt nouvelle, confrontée aux besoins d'une agglomération en voie d'évolution rapide et de ces hommes, de ces groupes moins politisés qui s'interrogent sur l'avenir de leur cité, de leur région, de leur pays, et veulent contribuer activement à leurs efforts de modernisation (…) Dans cette tâche complexe, ils seront aidés par le "mythe de Grenoble" dont on a parlé à tort et à travers, mais qui exprime, au fond, une foi agissante en l'expansion et doit donc en faciliter la réalisation."*

En somme Grenoble serait Mendès-ville, la cité où la gauche et le modernisme auraient communié dans le Progrès.
Une idée assez corroborée lors du mouvement "Sauvons la Recherche". C'est à Grenoble, "capitale des chercheurs" où une personne sur cinq travaille dans l'enseignement supérieur ou la recherche, qu'eurent lieu les seules manifestations de blouses blanches en dehors de Paris en mars 2004.

Les plus obsolètes des mandarins, tel François Jacob (Prix Nobel de Médecine 1965), se réfèrent plus que jamais à Mendès, gémissant sur le bon vieux temps de la recherche d'Etat (nucléaire, aérospatial, plan Calcul, etc) : *"L'histoire montre, en France, que tant que le chef ne désigne pas la voie à suivre, rien n'avance comme il convient. Ce fut notamment le cas avec Mendès France et de Gaulle. Mais aujourd'hui la science n'intéresse pas le monde de la politique."*[6]

Au début des années 1950, *"Mendès France recréa un secrétariat d'Etat à la recherche scientifique. Mais, après sept mois de gouvernement, il dut quitter le pouvoir et ne put donc poursuivre les réformes nécessaires. Il en jeta cependant les bases en convoquant le colloque de Caen* (NDR : en novembre 1956). *Là, un groupe*

de jeunes scientifiques et fonctionnaires mit au point un programme en douze points visant à rééquilibrer l'enseignement au profit des sciences en expansion et à assouplir les structures administratives. Ainsi étaient définies les modalités d'une politique volontariste pour le développement de la recherche combinée à une réforme des enseignements secondaire et supérieur."[7]
PMF éliminé du pouvoir, De Gaulle en 1958 reprend le programme du colloque de Caen pour définir sa politique de recherche : avant tout création de la Délégation Générale à la Recherche Scientifique et technique (DGRST) qui *"réussit à remettre en route la recherche par des aides de toutes sortes : actions concertées, subventions à long terme, constructions de nouveaux laboratoires dans des domaines nouveaux, bourses pour les jeunes, colloques."*[8] Bref, le programme de "Sauvons la recherche".

Rappelons que ce colbertisme scientifico-industriel (*technocratisme*) remonte à *"La France de Vichy"* (cf le livre d'O. Paxton) et par-delà, au Front Populaire de Léon Blum qui institua un sous-secrétariat d'Etat à la Recherche confié à la communiste Irène Joliot-Curie, et la "Caisses des Sciences", germe du futur CNRS.

Mais pourquoi tant d'efforts ?
*"Longtemps , la puissance d'une nation s'est mesurée à celle de son armée. Aujourd'hui, elle s'évalue plutôt à son potentiel scientifique. C'est leur prédominance en sciences qui a donné aux Etats-Unis leur supériorité dans de nombreux domaines : industriel, agricole, militaire, etc. Cette supériorité a débuté à la fin de la seconde guerre mondiale. Elle n'a fait que s'accroître depuis lors, au point que l'on parle aujourd'hui d'"*hyperpuissance*"."*[9]

II – Généalogie du mythe

Noyau du mythe grenoblois, la domestication de la "Houille blanche" par Aristide Bergès en 1869, qui fait d'une ville gantière, sans matière première et à l'écart des grands axes, un centre métallurgique et chimique. De cet événement fondateur émerge l'exception grenobloise, la fameuse "*synergie recherche-industrie"* qui cent ans plus tard, constitue plus que jamais le moteur du développement local. C'est dire qu'à Grenoble, plus tôt, plus vite, plus à fond qu'ailleurs, la science s'est vendue à l'industrie et que l'industrie a acheté la science, pour leur mutuel bénéfice (synergie !). Que le patronat a su créer une caste techno à la solde de ses entreprises, tandis que ces "ingénieurs, universitaires, cadres, techniciens" lui soutiraient l'argent nécessaire à *"l'innovation technologique"*. Qu'au nom du Progrès et de la "*merdonité"* (Leiris), ils ont ainsi été les pionniers de la marchandisation en physique-chimie, électronique, nucléaire - et désormais, bio et nano-technologies - ouvrant au pillage ces nouvelles frontières que l'on ne trouvait plus dans un monde fini.[10]

La Belle Epoque
Avant la première guerre, patrons, ingénieurs, enseignants, banquiers, élus locaux s'organisent en groupes de pression pour créer des laboratoires et des formations universitaires, mêlant fonds publics et privés, au service des usines électrochimiques et électro-métallurgiques de la cuvette.

1914. Divine chance de la recherche et de l'industrie grenobloise. Des biscuits Brun et des pâtes Lustucru aux obus Bergès, les entreprises locales *explosent* : aménagements hydroélectriques, construction mécanique, usines électro-chimiques, matériel électrique, explosifs, coton nitré, papier à cartouche, gaz de combat, chlore, aluminium, aciers spéciaux ; production de 50 000 obus par jour, etc...[11] Les chercheurs mettent la main à la pâte. Ainsi Georges Flusin, responsable de labo à la fac, sollicité par Aimé Bouchayer, gros patron de la région et intermédiaire du gouvernement pour la production de guerre.
Les industriels charmés multiplient par quinze leurs subventions au laboratoire d'électrochimie et l'après-guerre ouvre une grande ère de "*synergie recherche-industrie"* :

- Fondation de l'Ecole d'Ingénieurs Hydrauliciens, du Laboratoire d'Essais Mécaniques, de l'Institut d'Electrochimie et d'Electrométallurgie ;
- Création de l'Association des Producteurs des Alpes Françaises (APAF), qui exerce dans les années 1920 et 30 une influence nationale ;
- Subventions militaires dans les années 1930 pour l'étude de la mécanique des fluides au sein de la faculté des sciences – entre autres.

Le père des technarques

L'individu qui incarne le mieux ce trio scientifico-militaro-industriel, c'est Louis Néel, prix Nobel de physique 1970. En septembre 1939, il explore pour le CNRS Armées le potentiel militaire des universités scientifiques. Il remarque Grenoble et en fait son fief. Sous sa tutelle ses assistants créent une série de laboratoires qui seront autant de viviers pour l'industrie : service radio (hiver 1942), futur laboratoire d'électronique ; service de détection sous-marine, laboratoire de magnétisme du navire, laboratoire de haute fréquence, laboratoire d'antennes, Institut de Mathématiques Appliquées de Grenoble, laboratoire d'électrostatique et de physique du métal.
Non seulement ces labos turbinent pour l'armée et l'industrie, mais "entrepreneurs" et chercheurs apprennent ainsi à extorquer à l'Etat les crédits et les postes nécessaires à leurs projets.
1954 : Louis Néel prend la direction de l'Institut Polytechnique de Grenoble et obtient peu après la création du Centre d'Etudes Nucléaires de Grenoble (CEA-CENG). "*En l'espace de trois ans on va le trouver à la tête de toutes les institutions : l'Académie, le Conseil de l'Enseignement Supérieur etc. L'autre idée de la seconde moitié des années cinquante c'est de trouver un moyen de contourner la cour des comptes et autres organismes bureaucratiques qui ont l'air de gêner le fonctionnement local, en fondant l'Association de Développement des Recherches, énorme caisse par laquelle va transiter des masses d'argent, des contrats essentiellement.*"[12]

La ville du CEA

Grenoble devient la ville du CEA, même si ses habitants en sont rarement conscients.
C'est du CEA-CENG que procèdent en 1967 l'Institut Laue-Langevin et surtout le Léti : le Laboratoire d'Electronique et de Technologie Informatique – dont le I signifia ensuite "Instrumentation" puis "Information" – présenté dès l'origine comme un "laboratoire de recherches appliquées", "au service de l'industrie".

Trente ans plus tard Jean Therme, directeur du CEA Grenoble :"*Aux Etats-Unis, Appolo a lancé la microélectronique, l'équivalent en France, c'est le programme électronucléaire. Le succès du Léti, de Minatec, de Crolles, l'accord entre ST, Philips et Motorola sont le couronnement de plusieurs dizaines d'années de recherches issues à l'origine du nucléaire, avec notamment le cas du silicium et de l'électronique "durcie".*"[13] "*Premier bourgeon du nucléaire,* (le Léti) *est aujourd'hui à la pointe de la recherche dans l'électronique, les micro et nanotechnologies.*"[14]

Brevets, transferts, essaimages : depuis sa création le Léti a rempli sa mission. Création de EFCIS en 1972, devenu STMicroelectronics en 1987 et qui, coté en Bourse, bénéficie encore de l'appui du Léti en technologies et en personnels. Sofradir-Ulis (détecteurs infrarouges militaires et civils) et Soitec (silicium sur isolant), sont aussi les rejetons rentables des "transferts de technologie" du CEA-Léti.

III - Culture grenobloise

"*C'est vraiment la culture grenobloise qui a permis de développer ce nouveau centre"* déclare Jean-Charles Guibert, " Responsable des programmes et du partenariat au sein du pôle Minatec".[15]
Vraiment ? *La culture grenobloise ?*

Rappel. Louis Néel, officier de marine et physicien, crée le CENG. Hubert Dubedout, officier de marine et collaborateur de Louis Néel au CENG, devient maire de Grenoble en 1967. Lors de son troisième mandat (1977), Michel Destot, un jeune ingénieur du CENG, devient l'un de ses adjoints. En 1995, Michel Destot devient maire de Grenoble, réélu en 2001.
La mairie de Meylan compte trois chercheurs, dont deux du CENG à sa tête. Georges Bescher, maire de La Terrasse, est un ancien ingénieur du Léti. Vincent Comparat, président récent de l'Association Ecologie Démocratie Solidarité, est chercheur à l'Institut des Sciences Nucléaires et - pardi - "*n'est pas antinucléaire".*[16]
La *culture grenobloise*, c'est le techno-gratin au pouvoir. Comme le dit François Brottes, député PS et premier adjoint du maire de Crolles : *"Ici les élus ont été vaccinés à la high-tech, cela permet d'avancer plus vite et d'éviter de se poser des questions métaphysiques."*[17]

A la tête du laboratoire grenoblois, la techno-caste technifie la ville. Non seulement par ses techniques, ses outils, ses investissements, son mode de vie, sa propagande, mais aussi par *l'ingénierie de population*. Par cet appel constant aux ITC - parisiens dans les années soixante, anglo-saxons dans les années 2000 - à immigrer vers cette technopole *d'opportunités.*
N'est-ce pas pour ces élites qu'on a rasé le vieux quartier de la Frise afin d'y édifier un *Europole* de verre et de béton, mi-résidentiel, mi-financier, qu'on achève aujourd'hui tout un nouveau quartier (Vigny-Musset), que l'on *requalifie* l'une des premières Maisons de la Culture[18], au bas prix de *42 millions d'euros* ? C'est que selon Michel Destot, "*On n'attire pas Minkowski*[19] *avec des MJC"* et que "*l'excellence culturelle va de pair avec le développement économique."*[20]
Quant à la plèbe, on lui réserve du pain (*l'emploi*) et des jeux (*Multiplexe Chavant. Grand Stade de foot*[21]*).* Encore heureux si elle trouve à se loger dans la cuvette où les loyers privés sont *"parmi les plus chers de France. Pourquoi un tel emballement du marché des locations ? Première raison : l'attractivité économique du département. L'Isère, bassin d'emploi important, accueille un fort pourcentage de cadres."*[22]

Ainsi le techno-gratin s'assure-t-il une masse de manœuvre croissante pour ses nombreux projets, dont le plus important, bien sûr, est de régner toujours plus.
Bernard Pecqueur, conseiller municipal PS : *"C'est la tyrannie de la réussite. Les pauvres cèdent la place aux riches."*

Culture du risque

La *culture grenobloise*, c'est la variante techno de l'esprit de clocher. On est fiers de vivre dans la "Silicon Valley à la française", mais aussi d'affronter crânement les multiples risques naturels et technologiques pesant sur l'agglomération. Comme ce syndicaliste de l'Institut Laue Langevin qui s'esclaffe*: "S'il y a un tremblement de terre, le premier endroit où j'irai est un réacteur nucléaire.*"[23]

Quand le maire affirme *"Le nucléaire est dangereux comme la montagne est dangereuse",* il faut entendre l'orgueil du montagnard bravant l'avalanche pour atteindre le sommet : à Grenoble, on n'a pas froid aux yeux.

Et les techno-rats, conditionnés dès l'enfance aux "bons réflexes", de rabâcher avec gourmandise la litanie des risques - 19 sites Seveso, 4 sites nucléaires, 3 laboratoires P3 pour 424 000 habitants vivant sur une faille sismique au fond d'une cuvette en aval de 9 barrages. Les écologistes quant à eux réclament la distribution de pastilles d'iode aux populations voisines des sites nucléaires : il s'agit que chacun participe à la co-gestion du risque et prenne sa part de responsabilité dans le

traitement de la catastrophe. Comme le rappelle Pierre Kermen, "écologiste" adjoint à l'Urbanisme et à l'Environnement : *"Développer la culture du risque c'est acquérir de bons réflexes, c'est aussi être acteur de sa propre protection et participer à celle des autres."*[24]

L'opinion ça se pétrit

Culture grenobloise que cette "*forme d'éducation"*, de "*vulgarisation scientifique rapide qui se couple d'une manière imprévue avec le Centre Culturel Scientifique et Technique"*[25], que ce constant lavage de cerveaux via les services de communication des collectivités locales (*Les Nouvelles de Grenoble, le Métroscope, Isère Magazine)*, que ces cycles de propagande organisés conjointement par l'Université Joseph Fourier et le Centre Culturel Scientifique, Technique - et Industriel (depuis juin 2000) - : "*Génome mode d'emploi", "Ecole de l'ADN", "Image et Science", "Semaine du Cerveau", "Midi Sciences"*… et en 2005, une exposition sur les nanotechnologies.

Culture grenobloise, que cet impayable "*Serment d'Archimède"*, que prêtent désormais les diplômés de l'INPG, "*Charte éthique de l'ingénieur au XXIe siècle"*, conclusion d'un "*manifeste pour la technologie au service de l'homme"*[26].

Culture grenobloise que cette proposition de l'Union de Quartier Berriat-Saint-Bruno pour "*une vitrine digne d'une ville qui se veut la capitale des Alpes. Une ville mondialement réputée dans les domaines scientifiques et technologiques"* : afficher sur la façade de Bouchayer-Viallet, à l'entrée de la ville les noms des équipements scientifiques et industriels. L'entrée sud arborant déjà un panneau "Ville des micro et nanotechnologies".
Culture grenobloise enfin, que ce glaçant numéro du Métroscope (périodique de la communauté d'agglomération), où "300 lecteurs, à travers 36 textes", livrent leur vision de Grenoble en 2020. Cité néo-technologique, pragmatique et utilitaire du maillage intra-muros. Cité-bulle high tech. Techno-Eden ordonné pour chacun. Cité "hype" à l'heure de la mondialisation. Cité-BD futuriste et laboratoire citoyen. Illustré de gratte-cieux, de perspectives colossales et de quincaillerie futuriste, où l'on voit que le techno-rat répond avec ferveur à son conditionnement.

La *culture grenobloise*, c'est la culture qui pose toujours la question : Comment ? et jamais la question : Pourquoi ? Qui résout par le ferroutage les nuisances du trafic de marchandises, sans s'attaquer à cette mère des nuisances que constitue la marchandise[27]. Qui résout par la pile à combustible (mise au point entre l'Air Liquide à Sassenage et le futur Minatec) la pénurie d'énergie et la destruction de l'environnement, sans s'attaquer aux raisons du pillage et du gaspillage des ressources. Un paroxysme de la *culture grenobloise*, c'est ce logiciel de contrôle des logiciels industriels mis au point par Polyspace Technologies pour éviter les accidents de… logiciels. (Mais qui contrôlera ce logiciel ?) Grenoble est une ville où, comme l'aurait dit Karl Kraus, on ne tire pas de conséquences. Et la *culture grenobloise*, c'est l'anti-culture, techno-marchande, fonctionnelle, performante et imperturbable.

IV – Ailleurs comme à Grenoble

Tout ce qui précède décrit un objet politico-économique nouveau, ni une ville, ni une banlieue : une *technopole*, comme le nomment à juste titre ses promoteurs. Un agglomérat organisé pour et par l'expansion high tech. Si désormais 80 % des Français habitent dans les villes, celles-ci de plus en plus se tranforment en technopoles. Le terme désignant aussi bien la mutation organique de certaines villes (Toulouse, aérospatiale ; Rennes, télécoms, Grenoble, électronique), que la création ex nihilo de "parcs" ou "zones high tech" (Sofia Antipolis, plateau de Saclay, ZIRST de Meylan).
La critique sociale qui a bien enregistré l'émergence du "système technicien", de la "société industrielle", du "laboratoire-monde", se montre depuis des décennies remarquablement atone face à ce nouvel objet, qu'elle ignore le plus souvent, faute de l'avoir repéré, démonté, exploré.

C'est pourtant dans la technopole que se situe la ligne de front de la guerre au Vivant, aussi bien que de la guerre sociale, et non pas dans les zones rurales périphériques où se liquident des conflits agraires et/ou coloniaux. Ce qui se joue au Chiapas ou au Larzac est de l'ordre des conséquences. Ce qui se joue dans les technopoles américaines, asiatiques, européennes, est de l'ordre des causes.

On vous parle de Grenoble, mère de toutes les technopoles hexagones, "capitale des chercheurs", "ville des micro et nanotechnologies", "Silicon Valley à la française", "Vallée de l'Intelligence", etc. Si cette réalité vous déplait, changez-la, mais ne feignez pas l'ignorance, ne cédez pas au déni.

Si contester c'est prévoir, l'enquête est le carburant, la condition première, quoiqu'insuffisante, à toute opposition. Il est trop paresseux de se contenter de condamnation de principe théorique, altière et intemporelle – *top down* – du monde tel qu'il va. Il faut rentrer dans le détail concret, factuel et fastidieux – *bottom up* – de la machine pour saisir et troubler, si peu que ce soit, son fonctionnement. La beauté du geste, c'est que pour ce faire, nul n'est besoin d'être "radical", "révolutionnaire", "alternatif", de quelque teinture que ce soit ; au contraire même, tant l'arrogance doctrinale a empêché de fortes têtes de s'intéresser à l'endroit où ils vivaient pour le connaître.
Ceux qui depuis trois ans ont entrepris de démonter le laboratoire grenoblois l'ont fait au titre plus que suffisant de simples citoyens. D'individus politiques, si l'on veut. De sociétaires de la société. Non seulement ils n'ont excipé d'aucune autorité officielle (scientifique, médiatique, électorale), mais ils ont résisté à la bien-pensance associative qui n'accorde de valeur qu'à une parole réputée collective. Ce n'est pas faute d'avoir été sollicités pourtant, et rien n'aurait été plus facile que de fonder une petite boutique "collectif Simples Citoyens", voire de remplir une demande de subvention, d'ouvrir un local, de se fondre dans l'altermondanité régnante.
Comble d'inconvenance, ils s'en seront tenu à ce même anonymat qui frappe "le Français moyen", "l'homme de la rue", "l'individu lambda", "l'homme quelconque", si méprisé des élites : c'est qu'on ne tenait ici qu'à être jugé sur pièces.

Grenoble, octobre 2004
www.piecesetmaindoeuvre.com
Site de bricolage pour la construction d'un esprit critique grenoblois

NOTES

[1] cf *L'Ecologiste* "spécial Développement". Mars 2002
[2] *50 millions de Grenoblois.* Claude Glayman, préface de P. Mendès-France. Laffont 1967. Livre fondateur du mythe. *Grenoble ville-test*. D. Dubreuil, éditions du Seuil. *Grenoble, capitale alpine.* P. Veyret,G. Veyret et F. Germain, éditions Arthaud.
[3] Voir ci après
[4] Paul-Louis Merlin : patron de Merlin Gerin, aujourd'hui Schneider
[5] Id.
[6] Le Monde, 11/03/04
[7] F. Jacob, "Recherche : jusqu'où ira le déclin ?" Le Monde 08/04/03
[8] Id.
[9] Id.
[10] cf Les plantations et la traite des esclaves d'où les "*vieilles familles*" grenobloises ont tiré leur fortune. Robert Chagny. *Au temps de l'esclavage et de son abolition: planteurs grenoblois à St Domingue. In La Pierre et l'Ecrit.*1999. PUG.
[11] cf *L'ingénieur moteur de l'innovation*, opus cité
[12] Dominique Pestre. Colloque sur l'Histoire du CNRS des 23 et 24 octobre 1989
[13] *Chronique du CEA* n°73, automne 2002
[14] *Acteurs de l'Economie* n°40. Avril 2003
[15] Conférence *MidiSciences* de l'Université Joseph Fourier. 19/02/2002
[16] *L'Essentiel de Grenoble et de l'Isère.* 4/10/2000
[17] Le Monde 17/04/02
[18] cf *Grenoble, le mythe blessé.* P. 103
[19] Minkowski: chef d'orchestre des Musiciens du Louvre/Grenoble
[20] *Le Monde.* 22/01/2002
[21] Coût prévu: 28,8 millions d'euros, suivant *Le Daubé* du 11/03/2002
[22] *Isère Magazine*, nov.02
[23] *L'Essentiel de Grenoble et de l'Isère.* 10/10/2001
[24] *Plaquette "Risques majeurs, les bons réflexes", Ville de Grenoble, 09/2004*
[25] cf *La Technopole, une certaine idée de la ville.* P221. L'Harmattan
[26] Manifeste pour la Technologie au Service de l'Homme. INPG. 2000
[27] Isère Nature n° 229 et la Commission "Transports" de la FRAPNA